

Jean de La Fontaine

Contes et nouvelles

Tome V

TV5MONDE

La télévision qui aime les livres

Contes et nouvelles

Tome V

Apprenez et
enseignez

le
français

avec
TV5MONDE

The advertisement features three individuals: a man in a pink V-neck shirt in the foreground, a man in a grey sweater in the background, and a woman in a teal dress and glasses in the foreground. The background is a collage of TV5MONDE website elements, including the logo, navigation menus like 'AFRIQUE' and 'BUSINESS', and program titles such as 'ENSEIGNER LE FRANÇAIS AVEC TV5MONDE' and 'LANGUE FRANÇAISE'. Three speech bubbles are overlaid on the top, containing the text 'Apprenez et enseignez le français avec TV5MONDE'.

TV5MONDE, la chaîne qui donne envie
d'apprendre et enseigner le français

Pour les apprenants : apprendre.tv5monde.com
Pour les enseignants : enseigner.tv5monde.com

 www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise  EnseignerTV5 et ApprendreTV5

TV5MONDE

Jean de La Fontaine

Contes
et nouvelles

Tome V

Cinquième partie

(1682-1696)

I

La clochette

CONTE

Nous avons collationné ce conte, dont l'origine nous est inconnue, qui est peut-être de l'invention de la Fontaine, sur un manuscrit appartenant à M. le baron de Ruble, et qui paraît bien être autographe, sans que nous puissions toutefois en garantir l'authenticité.

Il n'est pas sans quelque analogie avec une historiette du *Moyen de parvenir* (chapitre XXI) : « De la fille du mestayer qui auoit perdu ung mouton », qui commence ainsi : « Reuenue au soir avec ses moutons, la fille de nostre mestayer fut tancée de ce qu'elle en auoit esgaré ung ; et sa mere, la voulant battre, luy dit : “Va, meschante, va chercher ton ouaille !” La pauure fille, qui ne sçauoit où la prendre, s'en alla pleurant, et se mit soubz ung arbre, etc. » Mais, dans cette historiette, si le dénouement est à peu près le même que dans notre conte, il n'est pas question de clochette pour « détourner » la jeune fille.

Dans la IV^e partie du recueil de Daniel de la Feuille (1695 Amsterdam, p. 3-5), il a pour titre : *De Colin et d'Isabeau*.

Il a été mis en action dans une comédie en un acte, en vers, mêlée d'ariettes, *la Clochette*, d'Anseaume, musique de Duni, représentée au Théâtre-Italien le 14 juillet 1766, analysée dans le *Dictionnaire dramatique*, tome 1, p. 253. Les amoureux de cette comédie s'appellent *Colin*, comme dans le recueil de Daniel de la Feuille, et *Colinette*.

Oh ! combien l'homme est inconstant, divers,
Foible, léger, tenant mal sa parole !

J'avois juré hautement en mes vers
De renoncer à tout conte frivole :
Et quand juré ? c'est ce qui me confond,
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs :
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
Quelque jargon plein d'assez de douceurs ;
Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire.

Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point ;
Et, supposé que quant à la matière
J'eusse failli du moins pourrois-je pas
Le réparer par la forme en tout cas ?
Voyons ceci. Vous saurez que naguère

Dans la Touraine un jeune bachelier...
(Interprétez ce mot à votre guise :
L'usage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise ;
Ores ce sont suppôts de sainte Église.)
Le nôtre soit sans plus un jouvenceau,
Qui dans les prés, sur le bord d'un ruisseau,
Vous cajolait la jeune bachelette
Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps gent.
Pendant qu'Io portant une clochette
Aux environs alloit l'herbe mangeant,
Notre galant vous lorgne une fillette,
De celles-là que je viens d'exprimer :
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;
Même les lois ont avancé ce temps :
Les lois songeoient aux personnes de ville,
Bien que l'amour semble ne pour les champs.
Le bachelier déploya sa science.
Ce fut en vain : le peu d'expérience
L'humeur farouche, ou bien l'aversion,
Ou tous les trois, firent que la bergère,
Pour qui l'amour étoit langue étrangère
Répondit mal à tant de passion

Que fit l'amant ? Croyant tout artifice
Libre en amours sur le rez de la nuit
Le compagnon détourne une génisse
De ce bétail par la fille conduit.
Le demeurant non compté par la belle
(Jeunesse n'a les soins qui sont requis)
Prit aussitôt le chemin du logis.
Sa mère, étant moins oublieuse qu'elle,
Vit qu'il manquoit une pièce au troupeau :
Dieu sait la vie ! elle tance Isabeau,
Vous la renvoie ; et la jeune pucelle

S'en va pleurant, et demande aux échos
Si pas un d'eux ne sait nulle nouvelle
De celle-là, dont le drôle à propos
Avoit d'abord étoupé la clochette ;
Puis il la prit, et, la faisant sonner
Il se fit suivre ; et tant que la fillette
Au fond d'un bois se laissa détourner

Jugez, lecteur, quelle fut sa surprise
Quand elle ouït la voix de son amant.
« Belle, dit-il, toute chose est permise
Pour se tirer de l'amoureux tourment »
À ce discours la fille toute en transe
Remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
Nul n'accourut. Ô belles, évitez
Le fond des bois et leur vaste silence

II Le fleuve Scamandre

CONTE

La source de ce conte, qui a quelque analogie avec le précédent, pour le tour très peu excusable qui y est joué à la simplicité, à la candeur, est la dixième des lettres attribuées à Eschine, lettre que nous donnons à l'*Appendice* de ce volume. La même aventure est racontée dans les *Mille et un Jours* (Paris, 1838, in-8°, p. 155) ; dans les *Dialogues des morts* de Fontenelle, dialogue XX ; et par François de Lantier, dans ses *Voyages d'Anténor en Grèce et en Asie*, 15° édition (Paris, 1821, in-8°, tome I, p. 365-375). Lantier la met dans la bouche du philosophe Bion, qui, dans des circonstances presque identiques, aurait sauvé une jeune fille nommée Théophanie, trompée, séduite de même par un galant sans scrupules : celui-ci s'est fait passer pour le fleuve Méandre, a rendu mère la naïve pucelle, l'a épousée à contrecœur, puis a voulu tuer son enfant et elle-même (*ibidem*, p. 382-383).

On sait que le Scamandre (voyez notre tome II, p. 170 et note 4), ce dieu-fleuve de la Troade, dont les eaux rendaient blondes, dit-on, la chevelure des femmes et la toison des brebis (de là aussi son nom de Xanthe), jouissait de ce qu'on a appelé plus tard le droit du seigneur. Les jeunes filles, la veille de leur mariage, venaient se baigner dans ses ondes et lui offrir leur virginité, et parfois le fleuve se soulevait pour les embrasser mieux, il les enlevait, les entraînait dans une grotte où il les initiait aux mystères de l'amour, puis les reportait lentement sur la rive. Plus d'un galant, on le devine, eut l'art de profiter de cette croyance populaire ; plus d'une jeune ingénue voulut bien se laisser surprendre dans sa première innocence.

L'antiquité, il est vrai, est pleine de ces histoires d'hommes pris pour des dieux, ou, au contraire, de divinités prises pour des

hommes. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de rappeler dans les *Fables* que les anciens mêlaient beaucoup les dieux aux actions humaines et leur prêtaient volontiers toutes nos passions.

Marmontel a donné le même thème un peu scabreux à sa tragédie de *Numitor* qui n'a jamais été représentée, et où Amulius, usurpateur du trône d'Albe, recourt à un subterfuge analogue pour abuser de la vestale Ilie, fille de Numitor, qu'il a détrôné. Voici comment il fait à sa victime l'aveu de sa ruse, au commencement de la scène 1 de l'acte V :

Oui, Madame, il est temps que le crime s'expie.

Punissez-moi. Je suis ce ravisseur impie

Qui, sous le nom d'un Dieu, dans un temple introduit,

Abusai lâchement d'un cœur faible et séduit.

Voyez aussi la scène III de l'acte I.

Ce conte de la Fontaine a été réimprimé, avec ses *Fables*, dans les deux éditions données à Amsterdam en 1722 et en 1727.

Il a inspiré deux comédies, un opéra-ballet, et un opéra-comique : *les Saturnales ou le Fleuve Scamandre*, comédie en trois actes, en prose, par Fuselier, avec prologue et vaudevilles, jouée au Théâtre-Italien le 2 août 1723 ; *le Fleuve Scamandre*, comédie pastorale en un acte, en prose, mêlée d'ariettes, par Renout, musique de Barthelmont, donnée aux Italiens en 1768, et dont on peut lire l'analyse au tome III du *Dictionnaire dramatique*, p. 491 ; *les Stratagèmes de l'amour*, opéra-ballet, en trois actes et un prologue, représenté, le 28 mars 1726, à l'Académie royale de musique, paroles de Boy, musique de Destouches (Paris, Ribou, 1726, in-40 ; 1^{er} acte : « le Fleuve Scamandre » ; 2^e : « les Abdérites » ; 3^e : « la Fête de Philotis ») ; *le Fleuve Scamandre*, opéra-comique en un acte, par l'Affichard, représenté, le 6 septembre 1734, à la Foire Saint-Laurent, analysé dans le *Dictionnaire dramatique*, tome I, p. 510.

Me voilà prêt à conter de plus belle ;

Amour le veut et rit de mon serment :

Hommes et dieux, tout est sous sa tutelle,

Tout obéit, tout cède à cet enfant.
J'ai désormais besoin, en le chantant,
De traits moins forts et déguisant la chose ;
Car, après tout, je ne veux être cause
D'aucun abus ; que plutôt mes écrits
Manquent de sel, et ne soient d'aucun prix !
Si, dans ces vers, j'introduis et je chante
Certain trompeur et certaine innocente,
C'est dans la vue et dans l'intention
Qu'on se méfie en telle occasion.
J'ouvre l'esprit, et rends le sexe habile
À se garder de ces pièges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille,
Contre une seule à qui nuiraient mes vers.

J'ai lu qu'un orateur estimé dans la Grèce,
Des beaux-arts autrefois souveraine maîtresse,
Banni de son pays voulut voir le séjour
Où subsistoient encor les ruines de Troie ;
Cimon, son camarade, eut sa part de la joie
Du débris d'Ilion s'étoit construit un bourg
Noble par ses malheurs : là Priam et sa cour
N'étoient plus que des noms dont le temps fait sa proie
Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi ;
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés et détruits par des dieux,
Ni ces champs où couroient la Fureur et l'Audace
Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace
Qui pût me présenter l'image de ces lieux ?

Pour revenir au fait, et ne point trop m'étendre,
Cimon, le héros de ces vers,
Se promenoit près du Scamandre.
Une jeune ingénue en ce lieu se vient rendre
Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts.
Son voile au gré des vents va flottant dans les airs ;
Sa parure est sans art ; elle a l'air de bergère
Une beauté naïve, une taille légère.

Cimon en est surpris, et croit que sur ces bords
Vénus vient étaler ses plus rares trésors.

Un antre étoit auprès : l'innocente pucelle
Sans soupçon y descend, aussi simple que belle.
Le chaud, la solitude, et quelque dieu malin
L'invitèrent d'abord à prendre un demi-bain ;
Notre banni se cache : il contemple, il admire ;
Il ne sait quels charmes élire ;
Il dévore des yeux et du cœur cent beautés.
Comme on étoit rempli de ces divinités

Que la Fable a dans son empire,
Il songe à profiter de l'erreur de ces temps,
Prend l'air d'un dieu des eaux, mouille ses vêtements,
Se couronne de joncs et d'herbe dégouttante
Puis invoque Mercure et le dieu des amants :
Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente ?
La belle enfin découvre un pied dont la blancheur
Auroit fait honte à Galatée
Puis le plonge en l'onde argentée.
Et regarde ses lis , non sans quelque pudeur.
Pendant qu'à cet objet sa vue est arrêtée,
Cimon approche d'elle : elle court se cacher

Dans le plus profond du rocher.
« Je suis, dit-il, le dieu qui commande à cette onde ;
Soyez-en la déesse, et régnez avec moi :
Peu de Fleuves pourroient dans leur grotte profonde
Partager avec vous un aussi digne emploi.
Mon cristal est très pur ; mon cœur l'est davantage ;
Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage :
Trop heureux si vos pas le daignent honorer
Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer !
Je rendrai toutes vos compagnes

Nymphes aussi, soit aux montagnes
Soit aux eaux, soit aux bois ; car j'étends mon pouvoir
Sur tout ce que votre œil à la ronde peut voir. »

L'éloquence du dieu, la peur de lui déplaire,
 Malgré quelque pudeur qui gâtoit le mystère
 Conclurent tout en peu de temps :
 La superstition cause mille accidents
 On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.
 Tout fier de ce succès, le banni dit adieu :
 « Revenez, dit-il, en ce lieu ;
 Vous garderez que l'on ne sache
 Un hymen qu'il faut que je cache :
 Nous le déclarerons quand j'en aurai parlé
 Au conseil qui sera dans l'Olympe assemblé. »
 La nouvelle déesse à ces mots se retire,
 Contente Amour le sait. Un mois se passe, et deux,
 Sans que pas un du bourg s'aperçût de leurs jeux.
 Ô mortels ! est-il dit qu'à force d'être heureux
 Vous ne le soyez plus ? Le banni, sans rien dire,
 Ne va plus visiter cet antre si souvent.
 Une noce enfin arrivant,
 Tous, pour la voir passer, sous l'orme se vont rendre.
 La belle aperçoit l'homme et crie en ce moment :
 « Ah ! voilà le fleuve Scamandre ! »
 On s'étonne, on la presse ; elle dit bonnement
 Que son hymen se va conclure au firmament.
 On en rit ; car que faire ? Aucuns à coups de pierre
 Poursuivirent le dieu, qui s'enfuit à grand-erre ;
 D'autres rirent sans plus. Je crois qu'en ce temps-ci
 L'on feroit au Scamandre un très méchant parti.
 En ce temps-là semblables crimes
 S'excusoient aisément : tous temps toutes maximes.
 L'épouse du Scamandre en fut quitte à la fin
 Pour quelques traits de raillerie.
 Même un de ses amants l'en trouva plus jolie :
 C'est un goût. Il s'offrit à lui donner la main.
 Les dieux ne gâtent rien : puis, quand ils seroient cause
 Qu'une fille en valût un peu moins, dotez-la,
 Vous trouverez qui la prendra :.
 L'argent répare toute chose

III

La confidente sans le savoir ou le stratagème

CONTE

Ce conte est tiré de la III^e nouvelle de la III^e journée de Boccace, dont voici le sommaire :

Sotto spetie di confessione et di purissima coscienza, una donna innamorata d'un giovane induce un solenne frate, senza advedersene egli, a dar modo che'l placer di lei havesse intero effetto.

« Soubz couleur de confession et de trez pure conscience, une trez belle dame, amoureuse d'ung honneste homme, introduysit ung deuot et solennel religieux à luy donner moyen, sans qu'il s'en apperceust, de iouyr de son amy. »

Le même récit est dans les *Nouvelles Recréations et loyeulx Denis* de Bonaventure des Périers, nouvelle CXIV : « D'une finesse dont usa une ieune femme d'Orleans pour attirer à sa cordelle ung ieune escolier qui luy plaisoit. »

Il est aussi dans l'*Apologie pour Hérodote* d'Henri Estienne, chapitre xv, § 30, en termes presque identiques à ceux de B. des Périers : chez Masuccio, nouvelle xxx ; chez Frischlinus, livre III de ses *Facéties : de Astutia mulierum*, fol 125^v°-126^r° du recueil de 1609, anecdote que nous donnons à l'*Appendice* ; et dans l'*Arcadia in Brenta ovvero la malinconia sbandita*, de G. Vacalerio (Bologne, 1667, in-12), journée IV, p. 224.

Nous rencontrons une situation analogue dans la comédie de Lope de Vega intitulée *la Discreta enamorada*, « l'Amoureuse avisée ». Dans cette pièce, le religieux, le confesseur, est remplacé par un vieillard, amoureux d'une jeune fille qu'il veut épouser. Ce vieillard a pour rival son propre fils ; et la dame charge ce père trop crédule d'un tendre message pour le jeune

homme, message à mots couverts, il est vrai, où elle a l'air de le prier de mettre fin à ses importunités, à ses poursuites. C'est l'idée que Molière a reprise et développée avec tant d'esprit et de verve dans le second acte de son *École des maris*, où Isabelle se sert de son tuteur Sganarelle pour faire savoir à son jeune galant Valère qu'elle a deviné son amour et qu'elle y répond. Cette idée est à peine indiquée chez Lope de Vega, et on se demande comment Riccoboni a pu prétendre que les principaux ressorts de la comédie de Molière ont été empruntés à cette pièce insipide, si peu digne de l'auteur espagnol.

M. Despois renvoie, dans sa Notice sur *l'École des maris*, où sont analysés le conte de Boccace et la comédie de Lope de Vega (tome II, p. 340-344), à un acte, en vers, de Dorimond, comédien de Mademoiselle, *la Femme industrielle*, qui paraît avoir été jouée deux mois avant la pièce de Molière ; dans cette petite comédie, d'ailleurs très plate, et parfois très grossière, Isabelle, femme du Capitan, pour faire connaître son amour à Léandre, qui ne l'a jamais vue, charge le Docteur, précepteur de Léandre, d'avertir celui-ci qu'elle s'est aperçue de sa passion et qu'elle s'en trouve offensée.

Comparez enfin le début du conte oriental résumé dans la notice de *la Servante justifiée* ; les récits du *Baitâl Pachisi*, mentionnés par M. Landau (p. 101) ; le roman provençal de *Flamenca* ou *la Dame de Bourbon* (Paris, 1865, in-8°), dont quelques épisodes offrent une certaine analogie avec *la Confidente* ; et *der Schüler zu Paris*, « l'Étudiant à Paris », déjà cité au tome V, p. 558.

Rappelons, comme imitée des contes ou des comédies dont nous avons parlé, *l'Amante ingénieuse, ou la double Confiance*, comédie en un acte, en prose, avec un divertissement, par Disson, jouée, en 1748, à Lille.

Je ne connois rhéteur ni maître ès arts
Tel que l'Amour ; il excelle en bien dire :
Ses arguments, ce sont de doux regards,
De tendres pleurs, un gracieux sourire.
La guerre aussi s'exerce en son empire :
Tantôt il met aux champs ses étendards ;

Tantôt couvrant sa marche et ses finesses,
Il prend des cœurs entourés de remparts.
Je le soutiens : posez deux forteresses ;
Qu'il en batte une, une autre le dieu Mars ;
Que celui-ci fasse agir tout un monde
Qu'il soit armé, qu'il ne lui manque rien :
Devant son fort je veux qu'il se morfonde ;
Amour tout nu fera rendre le sien :
C'est l'inventeur des tours et stratagèmes

J'en vais dire un de mes plus favoris :
J'en ai bien lu, j'en vois pratiquer mêmes
Et d'assez bons, qui ne sont rien au prix.
La jeune Aminte, à Géronte donnée,
Méritoit mieux qu'un si triste hyménée :
Elle avoit pris en cet homme un époux
Malgracieux incommode et jaloux.
Il étoit vieux ; elle, à peine en cet âge
Où, quand un cœur n'a point encore aimé,
D'un doux objet il est bientôt charmé.
Celui d'Aminte ayant sur son passage
Trouvé Cléon, beau, bien fait jeune et sage,
Il s'acquitta de ce premier tribut
Trop bien peut-être, et mieux qu'il ne fallut :
Non toutefois que la belle n'oppose
Devoir et tout à ce doux sentiment ;
Mais lorsqu'Amour prend le fatal moment
Devoir et tout, et rien, c'est même chose.
Le but d'Aminte en cette passion
Étoit, sans plus, la consolation
D'un entretien sans crime, où la pauvre
Versât ses soins en une âme discrète.
Je croirois bien qu'ainsi l'on le prétend ;
Mais l'appétit vient toujours en mangeant :
Le plus sûr est ne se point mettre à table.
Aminte croit rendre Cléon traitable.
Pauvre ignorante ! elle songe au moyen

De l'engager à ce simple entretien,
De lui laisser entrevoir quelque estime,
Quelque amitié, quelque chose de plus
Sans y mêler rien que de légitime :
Plutôt la mort empêchât tel abus !
Le point étoit d'entamer cette affaire.
Les lettres sont un étrange mystère :
Il en provient maint et maint accident ;
Le meilleur est quelque sûr confident.
Où le trouver ? Gérante est homme à craindre.
J'ai dit tantôt qu'Amour savoit atteindre
À ses desseins d'une ou d'autre façon :
Ceci me sert de preuve et de leçon.

Cléon avoit une vieille parente,
Sévère et prude, et qui s'attribuoit
Autorité sur lui de gouvernante.
Madame Alis (ainsi l'on l'appelait)
Par un beau jour eut de la jeune Aminte
Ce compliment, ou plutôt cette plainte :
« Je ne sais pas pourquoi votre parent,
Qui m'est et fut toujours indifférent,
Et le sera tout le temps de ma vie,
À de m'aimer conçu la fantaisie.
Sous ma fenêtre il passe incessamment ;
Je ne saurais faire un pas seulement Que je ne l'aie
aussitôt à mes trouses :
Lettres, billets pleins de paroles douces,
Me sont donnés par une dont le nom
Vous est connu : je le tais, pour raison.
Faites cesser, pour Dieu ! cette poursuite ;
Elle n'aura qu'une mauvaise suite :
Mon mari peut prendre feu là-dessus.
Quant à Cléon, ses pas sont superflus :
Dites-le-lui de ma part, je vous prie. »
Madame Alis la loue, et lui promet
De voir Cléon, de lui parler si net
Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.

Cléon va voir Alis le lendemain :
Elle lui parle, et le pauvre homme nie
Avec serments qu'il eût un tel dessein.
Madame Alis l'appelle enfant du diable.

« Tout vilain, cas, dit-elle, est reniable ;
Ces serments vains et peu dignes de foi
Mériteraient qu'on vous fit votre sauce.
Laissons cela : la chose est vraie ou fausse,
Mais fausse ou vraie, il faut, et croyez-moi,
Vous mettre bien dans la tête qu'Aminte
Est femme sage, honnête, et hors d'atteinte
Renoncez-y. – Je le puis aisément »,
Reprit Cléon. Puis, au même moment,
Il va chez lui songer à cette affaire :
Rien ne lui peut débrouiller le mystère.

Trois jours n'étoient passés entièrement
Que revoici chez Alis notre belle.
« Vous n'avez pas, Madame, lui dit-elle,
Encore vu, je pense, notre amant ;
De plus en plus sa poursuite s'augmente. »
Madame Alis s'emporte, se tourmente :
« Quel malheureux ! » Puis, l'autre la quittant,
Elle le mande. Il vient tout à l'instant.
Dire en quels mots Alis fit sa harangue
Il me faudrait une langue de fer ;
Et, quand de fer j'aurois même la langue,
Je n'y pourrais parvenir : tout l'enfer
Fut employé dans cette réprimande.
« Allez, Satan ; allez, vrai Lucifer
Maudit de Dieu. » La fureur fut si grande,
Que le pauvre homme, étourdi dès l'abord
Ne sut que dire. Avouer qu'il eût tort,
C'étoit trahir par trop sa conscience.
Il s'en retourne, il rumine il repense,
Il rêve tant, qu'enfin il dit en soi :

« Si c'étoit là quelque ruse d'Aminte !
Je trouve, hélas ! mon devoir dans sa plainte.
Elle me dit : « Ô Cléon ! aime-moi,
Aime-moi donc, » en disant que je l'aime.
Je l'aime aussi, tant pour son stratagème
Que pour ses traits J'avoue en bonne foi
Que mon esprit d'abord n'y voyoit goutte ;
Mais à présent je ne fais aucun doute :
Aminte veut mon cœur assurément.
Ah ! si j'osois, dès ce même moment
Je l'irois voir ; et, plein de confiance,
Je lui dirois quelle est la violence,
Quel est le feu dont je me sens épris
Pourquoi n'oser ? offense pour offense,
L'amour vaut mieux encor que le mépris.
Mais si l'époux m'attrapoit au logis !...
Laissons-la faire, et laissons-nous conduire. »

Trois autres jours n'étoient passés encor
Qu'Aminte va chez Alis, pour instruire
Son cher Cléon du bonheur de son sort.
« Il faut, dit-elle, enfin que je déserte :
Votre parent a résolu ma perte ;
Il me prétend avoir par des présents :
Moi, des présents ! c'est bien choisir sa femme.
Tenez, voilà rubis et diamants ;
Voilà bien pis ; c'est mon portrait, Madame :
Assurément de mémoire on l'a fait,
Car mon époux a tout seul mon portrait.
À mon lever, cette personne honnête
Que vous savez, et dont je tais le nom
S'en est venue, et m'a laissé ce don.
Votre parent mérite qu'à la tête
On le lui jette et, s'il étoit ici...
Je ne me sens presque pas de colère.
Oyez le reste : il m'a fait dire aussi
Qu'il sait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire

Mon mari couche à sa maison des champs ;
Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
Seront couchés et dans leur premier somme
Il se rendra devers mon cabinet.
Qu'espère-t-il ? pour qui me prend cet homme ?
Un rendez-vous ! est-il fol en effet ?
Sans que je crains de commettre Géronte,
Je poserois tantôt un si bon guet
Qu'il seroit pris ainsi qu'au trébuchet
Ou s'enfueroit avec sa courte honte. »
Ces mots finis, madame Aminte sort.

Une heure après, Cléon vint ; et d'abord
On lui jeta les bijoux et la boîte :
On l'auroit pris à la gorge au besoin.
« Eh bien ! cela vous semble-t-il honnête ?
Mais ce n'est rien, vous allez bien plus loin ! »
Alis dit lors, mot pour mot, ce qu'Aminte
Venoit de dire en sa dernière plainte.
Cléon se tint pour dûment averti :
« J'aimois, dit-il, il est vrai, cette belle ;
Mais, puisqu'il faut ne rien espérer d'elle,
Je me retire, et prendrai ce parti.
– Vous ferez bien ; c'est celui qu'il faut prendre, »
Lui dit Alis. Il ne le prit pourtant.

Trop bien minuit à grand-peine sonnait
Le compagnon sans faute se va rendre
Devers l'endroit qu'Aminte avoit marqué :
Le rendez-vous étoit bien expliqué ;
Ne doutez point qu'il n'y fût sans escorte.
La jeune Aminte attendoit à la porte :
Un profond somme occupoit tous les yeux ;
Même ceux-là qui brillent dans les deux
Étoient voilés par une épaisse nue.
Comme on avoit toute chose prévue
Il entre vite, et sans autres discours

Ils vont... ils vont au cabinet d'amours.
Là le galant dès l'abord se récrie,
Comme la dame étoit jeune et jolie,
Sur sa beauté ; la bonté vint après,
Et celle-ci suivit l'autre de près.
« Mais, dites-moi de grâce, je vous prie,
Qui vous a fait aviser de ce tour ?
Car jamais tel ne se fit en amour :
Sur les plus fins je prétends qu'il excelle,
Et vous devez vous-même l'avouer. »
Elle rougît et n'en fut que plus belle.
Sur son esprit, sur ses traits, sur son zèle
Il la loua. Ne fit-il que louer ?

IV

Le remède

CONTE

Nous ignorons d'où la Fontaine a tiré cette anecdote. On sait combien étaient communes autrefois ces facéties triviales, basses, grossières, combien nombreux ces bouffons, baladins, bateleurs, conteurs de tréteaux, comédiens de foires, de halles, de carrefours, dont la verve épaisse égayait tant nos bons aïeux. Si on voulait se donner la peine de feuilleter les recueils, jadis si répandus, d'équivoques, de brocards, turlupinades, joyeusetés, naïvetés, simplicités, gausseries, où a « l'escopette d'Esculape » joue un si grand rôle, tous les récits plaisants, toutes les comédies désopilantes, où des apothicaires de tout rang et de toute espèce sont mis en scène, depuis les farces de nos vieux auteurs jusqu'à Gros-Guillaume, Gautier Garguille, Guillot Gorju, Tabarin, Scarron, Molière, Dominique, Gueullette, Reguard, etc., on y rencontrerait peut-être une historiette analogue à celle-ci. Ajoutons que la Fontaine a bien pu l'emprunter à son propre fonds, quoiqu'il prétende (vers 110-111) « n'avoir rien avancé qu'après des gens de foi ».

Rappelons cependant la méprise, non moins amusante, dont, s'il faut en croire Saint-Simon (*Additions au Journal de Dangeau*, tome II, p. 135), Estoublon, maître d'hôtel de la reine Anne d'Autriche, et Mme de Brégis, auraient été l'un le héros, l'autre la victime :

« Passant devant la chambre de Mme de Brégis, qui donnoit sur une galerie, à Saint-Germain, Estoublon en trouva la porte entrouverte, et la vit sur son lit le derrière à l'air, et une seringue appuyée au lit ; il se glisse doucement, insinue le lavement, remet la seringue, et se retire. La femme de chambre, qui étoit allée dans la garde-robe chercher je ne sais quoi, revient et propose à sa maîtresse de se remettre en posture ; elle demande

ce qu'elle veut dire, et ajoute enfin qu'elle rêve apparemment. Grande cacophonie entre elles. Enfin la femme de chambre regarde à la seringue, et la trouve vide, et proteste tant et si bien qu'elle n'y a pas touché, que la Brégis croit que c'est le diable qui lui a donné son lavement... Dès qu'elle parut chez la reine-mère, voilà le Roi et Monsieur à lui parler de son lavement ; et elle, étonnée et furieuse tout ce qu'on peut l'être, apprit la dernière de la cour ce qu'elle devoit à Estoublon. »

Cette aventure eut une grande vogue, et a été bien souvent racontée, avec plus ou moins de variantes : voyez, dans *l'Élite des bons mots* (Amsterdam, 1725, in-12, 1^{re} partie, p. 167-170), la pièce intitulée « le Clystère » ; et nombre d'autres nouvelles galantes ou cavalières, ainsi qu'on disoit autrefois, de scènes burlesques, d'imaginations, allusions, allégories, folâtres, comme « l'Apothicaire de qualités », « l'Apothicaire dévalisé », de Villiers, « l'Apothicaire parfumé », « l'Apothicaire empoisonné », de Préfontaine, « l>Allée de la Seringue », de le Noble, etc., etc.

Si l'on se plaît à l'image du vrai,
Combien doit-on rechercher le vrai même !
J'en fais souvent dans mes contes l'essai,
Et vois toujours que sa force est extrême,
Et qu'il attire à soi tous les esprits.
Non qu'il ne faille en de pareils écrits
Feindre les noms ; le reste de l'affaire
Se peut conter sans en rien déguiser ;
Mais, quant aux noms, il faut au moins les taire
Et c'est ainsi que je vais en user.

Près du Mans donc, pays de sapience,
Gens pesant l'air, fine fleur de Normand,
Une pucelle eut naguère un amant
Frais, délicat et beau par excellence
Jeune surtout ; à peine son menton
S'étoit vêtu de son premier coton
La fille étoit un parti d'importance :
Charmes et dot, aucun point n'y manquoit ;

Tant et si bien, que chacun s'appliquent
À la gagner : tout le Mans y courroit.
Ce fut en vain ; car le cœur de la fille
Inclinoit trop pour notre jouvenceau :
Les seuls parents, par un esprit manceau
La destinoient pour une autre famille.
Elle fit tant autour d'eux que l'amant,
Bon gré, mal gré, je ne sais pas comment,
Eut à la fin accès chez sa maîtresse.
Leur indulgence, ou plutôt son adresse,
Peut-être aussi son sang et sa noblesse,
Les fit changer : que sais-je quoi ? tout duit
Aux gens heureux ; car aux autres tout nuit.
L'amant le fut : les parents de la belle
Surent priser son mérite et son zèle :
C'étoit là tout Eh ! que faut-il encor ?
Force comptant ; les biens du siècle d'or
Ne sont plus biens, ce n'est qu'une ombre
O temps heureux ! je prévois qu'avec peine
Tu reviendras dans le pays du Maine !
Ton innocence eût secondé l'ardeur
De notre amant, et hâté cette affaire ;
Mais des parents l'ordinaire lenteur
Fit que la belle, ayant fait dans son cœur
Cet hyménée, acheva le mystère
Selon les us de l'île de Cythère.
Nos vieux romans, en leur style plaisant,
Nomment cela « paroles de présent ».
Nous y voyons pratiquer cet usage,
Demi-amour et demi-mariage,
Table d'attente avant-goût de l'hymen.
Amour n'y fit un trop long examen :
Prêtre et parent tout ensemble, et notaire
En peu de jours il consumma l'affaire ;
L'esprit manceau n'eut point part à ce fait.
Voilà notre homme heureux et satisfait,

Passant les nuits avec son épousee
Dire comment, ce seroit chose aisée :
Les doubles clefs, les brèches à l'enclos
Les menus dons qu'on fit à la soubrette
Rendoient l'époux jouissant en repos
D'une faveur douce autant que secrète.
Avint pourtant que notre belle un soir,
En se plaignant, dit à sa gouvernante,
Qui du secret n'étoit participante :
« Je me sens mal ; n'y sauroit-on pourvoir ? »
L'autre reprit : « Il vous faut un remède ;
Demain matin nous en dirons deux mots. »
Minuit venu, l'époux mal à propos,
Tout plein encor du feu qui le possède,
Vient de sa part chercher soulagement
Car chacun sent ici-bas son tourment.
On ne l'avoit averti de la chose.
Il n'étoit pas sur les bords du sommeil
Qui suit souvent l'amoureux appareil
Qu'incontinent l'Aurore aux doigts de rose
Ayant ouvert les portes d'Orient
La gouvernante ouvrit tout en riant,
Remède en main, les portes de ta chambre :
Par grand bonheur il s'en rencontra deux ;
Car la saison approchoit de septembre,
Mois où le chaud et le froid sont douteux.
La fille alors ne fut pas assez fine ;
Elle n'avoit qu'à tenir bonne mine,
Et faire entrer l'amant au fond des draps,
Chose facile autant que naturelle.
L'émotion lui tourna la cervelle ;
Elle se cache elle-même, et tout bas
Dit en deux mots quel est son embarras.
L'amant fut sage : il présenta pour elle
Ce que Brunel à Marphise montra.
La gouvernante, ayant mis ses lunettes

Sur le galant son adresse éprouva ;
Du bain interne elle le régala,
Puis dit adieu, puis après s'en alla.
Dieu la conduise, et toutes celles-là
Qui vont nuisant aux amitiés secrètes !

Si tout ceci passoit pour des sornettes
(Comme il se peut, je n'en voudrois jurer),
On chercheroit de quoi me censurer.
Les critiqueurs sont un peuple sévère ;
Ils me diront : « Votre belle en sortit
En fille sotte et n'ayant point d'esprit :
Vous lui donnez un autre caractère ;
Cela nous rend suspecte cette affaire :
Nous avons lieu d'en douter ; auquel cas
Votre prologue ici ne convient pas. »
Je répondrai... Mais que sert de répondre ?
C'est un procès qui n'auroit point de fin :
Par cent raisons j'aurois beau les confondre ;
Cicéron même y perdrait son latin.
Il me suffit de n'avoir en l'ouvrage
Rien avancé qu'après des gens de foi :
J'ai mes garants : que veut-on davantage ?
Chacun ne peut en dire autant que moi.

V

Les aveux indiscrets

CONTE

Ce conte paraît imité de la fin de la VIII^e des *Cent Nouvelles nouvelles* : comparez celui du sieur d’Ouille intitulé : « Naïveté d’une jeune femme à son mari, la première nuit de ses noces » (p. II de la seconde partie des *Contes aux heures perdues*, titre de la 1^{re} édition de ce recueil. Paris, 1643 ; ou p. 1 de *l’Élite des contes du sieur d’Ouille*, Rouen, 1680) ; et, parmi les gaietés ou facéties analogues, celle de Poge qui a pour titre *Repensa merces* (tome I, p. 165 de l’édition de 1798) ; une autre de Frischlinus : *Par pari relatum* (p. 13-14 du recueil de 1651) ; la nouvelle XVIII de Malespini ; la serée v de Guillaume Bouchet, *passim* ; dans *le Moyen de parvenir*, p. 353 : « Comme fit la ieune mariée à son mary... : Le matin il vint plusieurs femmes, filles et garses, veoir le nouveau marié, c’est à dire le ieune homme ; et chascune, le baisant, luy donna une fouace. Sa femme, ayant veu ce mystere, luy demanda affectueusement ce que c’estoit ; et il luy dit que c’estoit ung adieu que lui disoient toutes les femmes, filles et garses, qu’il auoit accolées.

“He dea, dit elle, vous auez grand tort ! que ne me l’auez vous dit ? I’en eusse aduertty tous ceux qui me l’ont fait ; ilz m’eussent apporté du vin ; nous eussions eu à boire et à manger pour d’icy à Pasques” ;

le Facétieux réveille-matin des esprits mélancoliques (Rouen, 1699, in-12, p. 26-27) : “Repartie que fit une jeune mariée à son mari la première nuit de ses noces” ; les *Contes à rire* : “D’un fiancé à sa fiancée” (tome I, p. 72) ; les *Nouveaux contes à rire*, même titre (tome I, p. 237), anecdote dont on peut rapprocher “la Fiancée ingénue” (*ibidem*, p. 229), “Ingénuité d’une femme à son mari la première nuit de ses noces” (*ibidem*, tome II, p. 20), et une lettre de Maucroix du 16 janvier 1682

(*Œuvres*, tome II, p. 121-123), où semblable historiette est racontée.

À propos des sonnettes, sottises, naïvetés, balourdises, plus ou moins sincères, plus ou moins affectées, des femmes “simples et niaises, ou bien fines, doubles et rusées, ainsi qu’on voudra”, voyez Brantôme, tome IX, p. 353 et suivantes. »

De cette historiette ont été tirés trois opéras-comiques, en un acte, portant tous trois le même titre que notre conte : le premier de la Ribadière, musique de Monsigny, joué à la Foire Saint-Germain, le 7 février 1759, analysé dans le *Dictionnaire dramatique*, tome I, p. 152 ; le second, de Tacconnet, représenté la même année sur le théâtre des comédiens de Versailles ; le troisième, de Marsy, joué à Francfort, en 1760.

Paris, sans pair n’avoit en son enceinte
Rien dont les yeux semblassent si ravis
Que de la belle, aimable, et jeune Aminte
Fille à pourvoir et des meilleurs partis.
Sa mère encor la tenoit sous son aile ;
Son père avoit du comptant et du bien ;
Faites état qu’il ne lui manquoit rien
Le beau Damon s’étant piqué pour elle
Elle reçut les offres de son cœur
Il fit si bien l’esclave de la belle
Qu’il en devint le maître et le vainqueur,
Bien entendu sous le nom d’hyménée :
Pas ne voudrois qu’on le crût autrement.

L’an révolu, ce couple si charmant,
Toujours d’accord, de plus en plus s’aimant
(Vous eussiez dit la première journée),
Se promettoit la vigne de l’abbé
Lorsque Damon, sur ce propos tombé,
Dit à sa femme : « Un point trouble mon âme ;
Je suis épris d’une si douce flamme
Que je voudrois n’avoir aimé que vous,
Que mon cœur n’eût senti que vos coups,
Qu’il n’eût logé que votre seule image

Digne, il est vrai, de son premier hommage.
J'ai cependant éprouvé d'autres feux :
J'en dis ma coulpe et j'en suis tout honteux.
Il m'en souvient : la nymphe étoit gentille,
Au fond d'un bois, l'Amour seul avec nous ;
Il fit si bien (si mal, me direz-vous),
Que de ce fait il me reste une fille
– Voilà mon sort dit Aminte à Damon :
J'étois un jour seulette à la maison ;
Il me vint voir certain fils de famille
Bien fait et beau d'agréable façon :
J'en eus pitié ; mon naturel est bon ;
Et, pour conter tout de fil en aiguille,
Il m'est resté de ce fait un garçon. »

Elle eut a peine achevé la parole,
Que du mari l'âme jalouse et folle
Au désespoir s'abandonne aussitôt ;
Il sort plein d'ire il descend tout d'un saut,
Rencontre un bât, se le met, et puis crie :
« Je suis bête ! » Chacun au bruit accourt,
Les père et mère, et toute la mégnie
Jusqu'aux voisins. Il dit, pour faire court.
Le beau sujet d'une telle folie.

Il ne faut pas que le lecteur oublie
Que les parents d'Aminte, bons bourgeois
Et qui n'avoient que cette fille unique,
La nourrissoient, et tout son domestique
Et son époux sans que, hors cette fois,
Rien eût troublé la paix de leur famille.
La mère donc s'en va trouver sa fille ;
Le père suit, laisse sa femme entrer,
Dans le dessein seulement d'écouter.
La porte étoit entrouverte : il s'approche ;
Bref, il entend la noise et le reproche
Que fit sa femme à leur fille, en ces mots :

« Vous avez tort, j'ai vu beaucoup de sots,
Et plus encor de sottes, en ma vie ;
Mais qu'on pût voir telle indiscretion
Qui l'auroit cru ? Car enfin, je vous prie,
Qui vous forçoit ? quelle obligation
De révéler une chose semblable ?
Plus d'une fille a forligné ; le diable
Est bien subtil ; bien malins sont les gens :
Non pour cela que l'on soit excusable ;
Il nous faudrait toutes dans des couvents
Claquemurer jusques à l'hyménée.
Moi qui vous parle ai même destinée ;
J'en garde au cœur un sensible regret :
J'eus trois enfants avant mon mariage.
À votre père ai-je dit ce secret ?
En avons-nous fait plus mauvais ménage ? »

Ce discours fut à peine proféré
Que l'écoutant s'en court et, tout outré,
Trouve du bât la sangle, et se l'attache,
Puis va criant partout : « Je suis sanglé ! »
Chacun en rit, encor que chacun sache
Qu'il a de quoi faire rire à son tour.
Les deux, maris vont dans maint carrefour,
Criant, courant chacun à sa manière :
« Bâté » le gendre, et « sanglé » le beau-père.

On doutera de ce dernier point-ci ;
Mais il ne faut telles choses mécroire ;
Et, par exemple, écoutez bien ceci :
Quand Roland sut les plaisirs et la gloire
Que dans la grotte avoit eus son rival,
D'un coup de poing il tua son cheval.
Pouvoit-il pas, traînant la pauvre bête
Mettre de plus la selle sur son dos ;
Puis s'en aller, tout du haut de sa tête
Faire crier et redire aux échos :

« Je suis b4t4, sangl4 ! » car il n'importe,
Tous deux sont bons. Vous voyez de la sorte
Que ceci peut contenir v4rit4.
Ce n'est assez ; cela ne doit suffire,
Il faut aussi montrer l'utilit4
De ce r4cit ; je m'en vais vous la dire.
L'heureux Damon me semble un pauvre sire :
Sa confiance eut bient4t tout g4t4.
Pour la sottise et la simplicit4
De sa moiti4, quant 4 moi, je l'admire.
Se confesser 4 son propre mari,
Quelle folie ! Imprudence est un terme
Foible 4 mon sens pour exprimer ceci.
Mon discours donc en deux points se renferme :
Le nœud d'hymen doit 4tre respect4,
Veut de la foi, veut de l'honn4tet4 ;
Si par malheur quelque atteinte un peu forte
Le fait clocher d'un ou d'autre c4t4,
Comportez-vous de mani4re et de sorte
Que ce secret ne soit point 4vent4 :
Gardez de faire aux 4gards banqueroute ;
Mentir alors est digne de pardon.
Je donne ici de beaux conseils, sans doute :
Les ai-je pris pour moi-m4me ? h4las ! non.

VI

La matrone d'Éphèse

Ce conte, une des plus piquantes de ces fables Milésiennes qui ont diverti le monde, a été tiré par la Fontaine de Pétrone (*Satyricon*, chapitres CXI et CXII). Le récit de *la Métamorphose* d'Apulée (livre II), qu'on en a également rapproché, n'offre avec lui qu'un rapport éloigné, malgré l'analogie de quelques circonstances : il s'agit chez Apulée d'un homme qui, après avoir dépensé tout son argent, se charge, faute de mieux, moyennant salaire, de garder un mort durant toute une nuit. Pendant ce temps la veuve du défunt se console (on l'en accuse du moins), mais non avec le gardien du mort. On l'accuse aussi d'avoir empoisonné son époux, pour hériter de sa succession, et se livrer sans contrainte à un amour adultère.

L'histoire, telle que la raconte Pétrone, ne serait pas une fiction ; elle serait arrivée sous le règne de Néron, si nous en croyons Dacier (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome XLI, p. 523) : Quoiqu'il en soit, elle est très répandue, elle a couru tous les pays : on la lit, avec plus ou moins de changements, d'altérations, de variantes, dans le second appendice des fables de Phèdre, fable 14, *Mulier vidua et Miles, quanta sit inconstantia et libido mulierum* (édition Weise, Lipsiæ, 1866, p. 86 ; et L. Hervieux, *les Fabulistes latins, etc.*, Paris, 1884, tome II, p. 66 ; Phèdre, qui écrivait sous les règnes de Tibère et de Claude, la rapporte comme un événement contemporain) ; chez Romulus, livre IV, fable IX, *Femina et Miles* (tome II, p. 462 et p. 515 du *Phèdre* de Lemaire ; Hervieux, tome II, p. 208) ; dans l'Anonyme de Nevelet, fable 48, *de Milite et Femina* (p. 521 de Nevelet ; Hervieux, tome II, p. 408) ; chez Marie de France, fable 33, *de la Fame qui feseit duel de sun Mari*, alias *de l'oume mort e de sa Moilier* ; dans Ysopet I, fable 44 ; chez Eustache Deschamps, *Exemple contre*

ceux qui se fient en amour de femmes ; chez Jean de Sarisbery, au XII^e siècle, *Polycraticus, sive de nugis curialium*, livre VIII, chapitre II ; dans le *Dolopathos* ou *Roman des sept Sages de Home*, chapitre xv, « Comme l'enfant fut saulé par le moyen de Ioachim, septiesme maistre, à l'exemple de la femme, laquelle rompit à son mary les dentz et le visage » (l'auteur a emprunté à Pétrone quelques circonstances, mais en les rendant atroces) ; dans le *Ludus septem sapientium*, etc., « Zamolxis exemplum » ; dans le *Matheolus* de le Febvre de Therouane, s. l., 1488, in-fol., livre II, fol. 15 ; dans l'Ésope de frère Julien Macho, fable 49 ; chez Camerarius, fable 193, *Muliebris luctus*.

Elle fait également le sujet du fabliau intitulé : *de Celle qui se fit f... sur la fosse de son mari* (Barbazan-Méon, tome III, p. 462 ; et Montaignon, tome III, p. 118), et de plusieurs autres (Dacier, déjà cité, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome XLI, p. 523-545 ; Legrand d'Aussy, tome III, p. 62 ; et Dinaux, *Trouvères de la Flandre*, tome II, p. 32-33).

Comparez aussi les *Ciento novelle antike*, nouvelle 56, *Qui conta d'un gentiluomo che l'imperadore fece impendere* ; les *Ciento novelle amorose degli incogniti*, nouvelle 2 ; Campeggi, tome IV, p. 283, du *Novelliero italiano* (Venise, 1754, in-8°), *la Donna d'Epheso* ; les *Quarante vezirs*, contes turcs, *Histoire d'un tailleur et de sa femme* ; les *Minnesinger*, fable 57 ; *Fabulas y exemplos, etc.*, livre III, fable IX, *de la Muger y del marido muerto* ; Gratian du Pont, *Controuerses des sexes masculin et femenin* (Toulouse, 1534, in-fol.), fol. 97 ; Charleton, *Matrona ephesia, sive lusus serius de amore* (Londres, 1665, in-12) ; Brantôme, *Dames galantes*, discours VII, tome IX, p. 660-663 ; et une imitation, en prose, du récit de Pétrone par Saint-Évremond, qui fut insérée dans le premier et le troisième recueils de Contes donnés par la Fontaine, en 1665, chez Claude Barbin, p. 33-60 et 31-48, et que nous transcrivons à l'*Appendice*, ainsi que le récit de Brantôme : voyez notre tome IV, p. 3, note 1.

On retrouve cette histoire jusque, dans l'Inde, qui est remplie, il est vrai, comme tous les pays d'Orient, de mille contes à peu près semblables aux nôtres ; là sans doute est

son origine : elle remonte à la plus haute antiquité. En effet, tous les textes auxquels nous renvoyons ne sont que des versions différentes du *Livre de Sindebad* (voyez Loiseleur Deslongchamps, *Essai sur les fables indiennes*, p. 161, note 1 ; et Benfey, *Pantschatantra*, tome I, p. 460). Elle est aussi populaire en Chine : elle a été traduite par le P. d'Entrecolles, publiée par le P. du Halde dans sa *Description historique de la Chine* (Paris, 1735, in-Fol., tome III, p. 324), et reproduite dans *Journal étranger* de décembre 1755, p. 176 : *Tchouang-Tse et Tien*, histoire chinoise, puis, par Abel Rémusat, avec corrections, dans ses *Contes chinois* (Paris, 1837, in-18), sous le titre de *la Matrone du pays de Soung*.

J.-B. Rousseau y fait allusion dans son ode VII du livre II, une de ses plus élégantes et de ses mieux tournées :

À une jeune veuve.

Quel respect imaginaire
Pour les cendres d'un époux
Vous rend vous-même contraire
À vos destins les plus doux ?...

Pourquoi ces sombres ténèbres
Dans ce lugubre réduit ?
Pourquoi ces clartés funèbres,
Plus affreuses que la nuit ?
De ces noirs objets troublée,
Triste, et sans cesse immolée
À de frivoles égards,
Ferez-vous d'un mausolée
Le plaisir de vos regards ?

Voyez les Grâces fidèles
Malgré vous suivre vos pas,
Et voltiger autour d'elles
L'Amour, qui vous tend les bras.
Voyez ce dieu, plein de charmes,
Qui vous dit, les yeux en larmes :
« Pourquoi ces soins superflus,

Pourquoi ces cris, ces alarmes ?
Ton époux ne t'entend plus. »

... De la célèbre matrone
Que l'antiquité nous prône,
N'imitiez point le dégoût ;
Ou, pour l'honneur de Pétrone,
Imitez-la jusqu'au bout.

Les chroniques les plus amples
Des veuves des premiers temps
Nous fournissent peu d'exemples
D'Artémises de vingt ans.
Plus leur douleur est illustre,
Et plus elle sert de lustre
À leur amoureux essor :
Andromaque, en moins d'un lustre,
Remplaça deux fois Hector.

Ajoutons que M. Alphonse Daudet s'en est inspiré dans le chapitre VI de son roman, *l'immortel*.

On lit dans *l'Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, par l'abbé Raynal (Genève, 1780, in-8,° tome V, p. 197), un petit conte inventé par Steele et inséré dans *le Spectateur*, que Voltaire rapporte aussi dans son *Dictionnaire philosophique* (tome I, p. 299-300). Steele veut faire de son historiette la contre-partie de *la Matrone d'Éphèse*, et prouver que les hommes ne sont pas plus constants que les femmes : sauvé, sur le continent d'Amérique, par une jeune et jolie Caraïbe, le marchand Initie s'enfuit avec elle à la Barbade. Dès qu'ils y sont arrivés, il va vendre sa bienfaitrice au marché, « Ah, ingrat ! ah, barbare ! lui dit la pauvre fille ; tu veux me vendre et je suis grosse de toi ! – Tu es grosse ? répond le marchand anglais ; tant mieux, je te vendrai plus cher. » Ce dernier trait, qui peut bien être vrai, quoique Voltaire semble en douter, a été adapté depuis à beaucoup d'anecdotes du même genre ; mais l'historiette ne peut guère être opposée à notre conte. La matrone d'Éphèse,

comme le remarque Voltaire, avec un excès d'indulgence pour elle, « n'a qu'une faiblesse amusante et pardonnable », tandis que le marchand Inkle « est coupable de l'ingratitude la plus affreuse ».

Ce conte, qui parut d'abord, nous l'avons dit plus haut, p. 3, en 1682, à la suite du *Poème du Quinquina*, forme la fable XXVI du recueil de *Fables choisies* de 1694. On peut lui comparer la fable XXI du livre VI, *la Jeune Veuve*.

Plusieurs pièces de théâtre ont été tirées de cette antique légende. Citons : *l'Éphésienne*, tragi-comédie, en cinq actes, en vers, par Pierre Brinon, jouée au Théâtre-Français en 1614.

La Matrone d'Éphèse ou Arlequin Grapignan, comédie en trois actes, en prose, par Noland de Fatouville, représentée pour la première fois par les comédiens italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le 12 mai 1682. Une seule scène, il est vrai, se rattache à notre conte dont elle est la parodie, celle qui est intitulée : *Scène du compliment et de la bouteille* : voyez ci-dessous, p. 80, note 5.

La Matrone d'Éphèse, comédie en un acte, en prose, par Houdart de la Motte, représentée au Théâtre-Français le 23 septembre 1702.

La Matrone d'Éphèse, opéra-comique en trois actes, par Fuselier, donnée à la Foire Saint-Laurent en 1714.

La Matrone chinoise ou l'Épreuve ridicule, comédie-ballet en deux actes, en vers libres, par le Monnier, Paris, 1764, in-12.

La Matrone d'Éphèse, comédie en un acte, en vers, par Legay, Paris, 1788, in-12.

La Matrone d'Éphèse, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par Radet, représentée sur le théâtre du Vaudeville le 13 octobre 1792.

La Matrone d'Éphèse, comédie en un acte, en vers, par Verconsin, jouée sur le théâtre du Gymnase en 1869.

S'il est un conte usé, commun, et rebattu

C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.

« Et pourquoi donc le chois-tu ?

Qui t'engage à cette entreprise ?

N'a-t-elle point déjà produit assez, d'écrits ?

Quelle grâce aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ? »
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Éphèse il fut autrefois
Une dame en sagesse et vertus sans égale,
Et, selon la commune voix,
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle et de sa chasteté :
On l'alloit voir par rareté ;
C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie !
Chaque mère à sa bru l'alléguoit pour patron ;
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie :
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique et célèbre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.

Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole.
Il mourut ; et son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme ;
Celle-ci faisoit un vacarme
Un bruit et des regrets à percer tous les cœurs ;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte :
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout a sa mesure, et que de tels regrets

Pourroient pécher par leur excès :
Chacun rendit par là sa douleur rengrégée.
Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avoit perdue
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux Enfers descendue

Et voyez ce que peut l'excessive amitié,
Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie,
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie ;
Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et jusques à l'effet courageuse et hardie.
L'esclave avec la dame avoit été nourrie ;
Toutes deux s'entraimoient, et cette passion
Étoit crue avec l'âge au cœur des deux femelles :
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.

Comme l'esclave avoit plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvements ;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme
Dans l'ordinaire train des communs sentiments.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivie le défunt aux noirs et tristes lieux
Le fer auroit été le plus court et le mieux ;
Mais la dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la bière,
Froide dépouille, et pourtant chère :
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas

Qu'un inutile et long murmure
Contre les dieux, le sort, et toute la nature.
Enfin sa douleur n'omit rien
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence :
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé
Un soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le soldat nonchalant, endormi,
Remplirait aussitôt sa place.
C'étoit trop de sévérité :
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fit au garde aucune grâce.

Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique
Occupée à ses pleurs à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles.
Le mort pour elle y répondit :
Cet objet sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur
La dame s'enterroit ainsi toute vivante.
« Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur. »
Encor que le soldat fût mauvais orateur,

Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La dame cette fois eut de l'attention ;
Et déjà l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie :
Le temps avoit agi. « Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment
Voyez-moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. » Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.

Conclusion, qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé :
Ce qu'il fit. Et l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
« Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre ?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
Non, Madame ; il voudroit achever sa carrière.
La nôtre sera longue encor, si nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la bière ?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons
On ne meurt que trop tôt : qui nous presse ? attendons.
Quant à moi, je voudrais ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?
Que vous servira-t-il d'en être regardée ?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le Ciel prit plaisir d'ornez votre visage,
Je disois ; « Hélas ! c'est dommage !
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela. »

À ce discours flatteur la dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son temps ; il tira
Deux traits de son carquois : de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la dame.
Jeune et belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat ;

Et des gens de goût délicat
Auraient bien pu l'aimer, et même étant leur femme
Le garde en fut épris : les pleurs et la pitié,
Sorte d'amours ayant ses charmes,
Tout y fit : une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange

Poison qui de l'amour est le premier degré ;
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange ;
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait ;
Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer :
Je ne le trouve pas étrange.
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.

Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde :
Il en entend le bruit, il y court à grands pas ;
Mais en vain : la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
« L'on vous a pris votre pendu ?
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grâce ?
Si Madame y consent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place.
Les passants n'y connoîtront rien. »
La dame y consentit. Ô volages femelles !
La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles ;
Il en est qui ne le sont pas :
S'il en étoit d'assez fidèles,
Elles auraient assez, d'appas

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces
La nôtre est bonne aussi : mais l'exécution
Nous trompe également ; témoin cette matrone.
Et, n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé :
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire ;
Cela lui sauvoit l'autre : et tout considéré,
Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré

VII

Belphégor

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL

La Fontaine reconnaît qu'il a emprunté ce conte à Machiavel, dont la très plaisante nouvelle, *Novella piacevolissima*, comme le dit le titre, ou, dans d'autres éditions, *Una dilettevole novella del Dimonio che piglio moglie*, parut d'abord à Rome, en 1545, dans un recueil in-8° publié par les soins de Giovanni Brevio, et intitulé *Rime e Prose : Belfagor arcidiavolo è mandato da Plutone in questo mondo, con obbligo di dover prender moglie. Ci viene, la prende ; e non potendo sofferire la superbia di lei, ama meglio ritornarsi in inferno che ricongiungersi seco.*

« Belphégor, archidiable, est envoyé par Pluton en ce monde, à charge d'y prendre femme. Il vient, en prend une, et, ne pouvant souffrir l'orgueil de la dame, aime mieux retourner en enfer que de se réconcilier avec elle. »

Cette nouvelle ne fut publiée sous le nom de Machiavel qu'en 1549, à Florence.

Nous la retrouvons imitée ou reproduite par Straparole dans ses *Facetieuses Nuits*, nuit II, fable IV ; par Marco Solari, dans la *Seconda libreria* de Doni, fol. 89 ; par Sansovino dans ses *Cento Novelle scelte*, journée III, nouvelle vu, presque entièrement semblable à celle de Machiavel ; par Gabriel Chappuys, dans ses *Facetieuses Journées*, journée III, nouvelle m : « Belfagor, archidiable, est enuoyé par Pluton en ce monde avec obligation de prendre femme. Il vient, et la prend, et ; ne pouvant souffrir et endurer l'insolence d'icelle, il s'en retourne en enfer » ; par le comédien Moulinet dans ses *Facétieux Devis et plaisants Contes* (Paris, 1612, in-12, p. 255) : « Un diable, menacé qu'on le marieroit s'il ne sortoit du corps d'un homme, en sortit, ce qu'il n'avoit voulu faire pour aucune conjuration ne menace » ; par un anonyme dans *la Gibecière de Mome ou*

le Trésor du ridicule, Paris, 1644, in-8°, p. 245 ; par le doyen Ch. Jaulnay dans *l'Enfer burlesque*, et *le Mariage de Belfégor; épitaphes de M. de Molière* (c'est un pamphlet contre Molière, où Armande Béjart est peinte sous le nom de la prude Honesta), Cologne, 1677, in-12 ; etc.

Le père de Mme Dacier, Tanneguy le Fèvre, publia une version française de la nouvelle de Machiavel, sous ce titre : *le Mariage de Belfégor, nouvelle italienne* (Saumur, 1664, in-12), reproduite à la suite de *l'Abrégé des Vies des poètes grecs (ibidem)*, 1665, in-12), et, avec traduction allemande en regard, dans le recueil intitulé : *Galanteries diverses arrivées pour la plupart en France* (Nuremberg, 1685, in-18). Il y prête quelquefois à l'auteur italien des plaisanteries un peu forcées.

Dans d'autres traductions, arrangements, ou paraphrases, le titre original a été changé : *Mitra ou le Démon marié*, par Mlle Catherine-Charlotte Patin, petite-fille de Guy Patin (Paris, 1688, in-12), publié de nouveau à Lyon, *s. d.*, in-12, à Paris, 1745, et à la Haye, 1748, in-12, sous ce titre : *le Démon marié, ou le Malheur de ceux qui violent les préceptes de leurs parents, nouvelle hébraïque morale, traduite par Mlle Patin ;*

Roderic ou le Démon marié, nouvelle historique traduite de l'italien en françois (Cologne, 1694, in-12), réimprimé sous ce titre : *le Démon et la Démone mariés, ou le Malheur des hommes qui épousent de mauvaises femmes, avec leurs caractères vicieux, nouvelle historique et morale tirée des annales de Florence par le fameux Machiavel*, Rotterdam (Paris), 1705, in-12, et inséré dans l'édition du *Diable amoureux* de Cazotte (Paris, 1772, in-8°) ; etc.

Comparez Abstemius, fable 194, *de Dæmone uxorem recusante* ; le Febvre de Théroüane, *Matheolus*, livre II, fol. 38 ; et le passage du fabliau intitulé *le Médecin de Brai* (Legrand d'Aussy, tome III, p. 1-11), où le roi fait venir de même un paysan pour sa fille à laquelle une arête est restée dans le gosier. On le menace du bâton s'il ne guérit la princesse, et il n'échappe au danger, comme le manant Matteo, que par une ruse.

Ce conte forme la fable XXVII du recueil de 1694, mais le prologue (vers 1-29) a été supprimé dans cette édition.

On peut rapprocher de *Belphégor* la fable xx du livre VI, *la Discorde*, la fable II du livre VII, *le Mal marié*, et peut-être aussi la fable XVI du livre III, *la Femme noyée*.

Le capucin J.-R. Joly en a tiré un conte en vers très indécent, portant le même titre (Paris, 1760, in-8°) ; le comédien Legrand, une comédie-ballet en trois actes, jouée au Théâtre-Italien le 22 août 1721 ; Dartois, Saint-Georges et Vernet, un vaudeville-féerie en un acte, ou *le Bonnet du Diable*, donné aux Variétés en 1825 ; et Dumanoir, Saint-Yves et Choler, un vaudeville fantastique en un acte, représenté sur le théâtre du Palais-Royal, le 20 mai 1851. Citons aussi *Belphégor dans Marseille*, comédie en un acte, en prose, par un auteur anonyme (Marseille, 1756, in-8°) ; et deux comédies anglaises également anonymes : *the Collier of Croydon* (1602), et *Belphegor or the Marriage of the Devil* (1691).

À MADEMOISELLE DE CHAMPMESLÉ.

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma Muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis
Aller si loin que notre los franchisse
La nuit des temps ! nous la saurons dompter,
Moi par écrire et vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire ;
Vous régnerez longtemps dans la mémoire
Après avoir régné jusques ici Dans les esprits, dans les
cœurs même aussi.
Qui ne connoît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur ?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchanter ?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,
Une autre enfin allant si droit au cœur ?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait :
Comme il n'est point de grâce qui n'y loge

Ce seroit trop ; je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous seriez la première,
Vous auriez eu mon âme toute entière,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé :
Mais en aimant, qui ne veut être aimé ?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amants plus d'à demi :
Et plût au sort que j'eusse pu mieux faire !
Ceci soit dit : venons à notre affaire.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faisoit passer ses sujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,
Princes et rois, et la tourbe menue
Jetoient maint pleur, pousoient maint et maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en passant à chaque âme :
« Qui t'a jetée en l'éternelle flamme ? »
L'une disoit : « Hélas ! c'est mon mari » ;
L'autre aussitôt répondoit : « C'est ma femme ».
Tant et tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein consistoire :
« Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire ;
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art et de prudence,
Qui, non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience. »
Le prince ayant proposé sa sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix.

De Belphégor aussitôt on fit choix.
Ce diable étoit tout yeux et tout oreilles
Grand éplucheur clairvoyant à merveille,

Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte et mainte remise
Toutes à vue et qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correspondants.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,
Bref, ce qui suit notre condition,
Fut une annexe à sa légation.

Il se pouvoit tirer d'affliction
Par ses bons tours et par son industrie,
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps :
Sa mission devoit durer dix ans.

Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le Ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde et l'éternelle nuit :
Il n'en mit guère, un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense :
Même il la crut propre pour le trafic.

Là, sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla, comme un riche homme,
Grosse maison, grand train nombre de gens :
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance :
Il tenoit table avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange : Apollon l'encensa,
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eût onctant d'honneurs en sa vie.

Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner tant sauvage fût-elle ;
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présents s'aplanit tout chemin :
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, et le redis encor :
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers que l'argent et que l'or.

Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen en journaux différents :
L'un, des époux satisfaits et contents,
Si peu rempli, que le diable en eut honte ;
L'autre journal incontinent fut plein.
À Belphégor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.

Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle et bien faite, et peu d'autres trésors ;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême :
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le père dit que madame Honesta
C'étoit son nom, avoit eu jusque-là
Force partis ; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
À gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes et bals, sérénades, musique,
Cadeaux festins, bien fort apétissoient
Altéraient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien en use en grand seigneur,

S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prières,
Et des façons de toutes les manières,
Il eut un oui de madame Honesta.
Auparavant le notaire y passa ;
Dont Belphégor se moquant en son âme :

« Eh quoi ! dit-il, on acquiert une femme
Comme un château ! ces gens ont tout gâté. »
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès, en prenant le revers ;
Les si, les cas les contrats, sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers :
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solennités et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats.
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille :
Le cœur fait tout le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit voyons d'autres états :
Chez les amis, tout s'excuse, tout passe ;
Chez les amants, tout plaît, tout est parfait ;
Chez les époux, tout ennuie et tout lasse.
Le devoir nuit : chacun est ainsi fait.
« Mais dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage ? » Après mur examen.
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là c'est assez raisonné.

Dès que chez lui le diable eut amené
Son épouse il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême :

Le bruit fut tel, que madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla ;
Plus d'une fois on courut à la noise
« Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
Ce disoit-elle : un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang !
Méritoit-il femme si vertueuse ?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :
J'en ai regret ; et si je faisais bien... »
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fit rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.

Nos deux époux, à ce que dit l'histoire
Sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps bref un monde
D'inventions propres à tout gêner.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de madame Honesta,
Ayant sans cesse et le père et la mère,
Et la grand-sœur, avec le petit frère ;
De ses deniers mariant la grand-sœur,
Et du petit payant le précepteur.

Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident ;
Et j'oubliais qu'il eut un intendant.
Un intendant ! qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble ;
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même achèterait
Ce qui de net au seigneur resteroit :
Dont par raison bien et dûment déduite,

On pourroit voir chaque chose réduite
En son état s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour ;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.

Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir, étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse :
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
À notre époux ; ainsi tout alla mal ;
Ses agents tels que la plupart des nôtres
En abusoient ; il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau,
Trompé des uns, mal servi par les autres.
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,
En certain coin réparé de fumier.
À Mathéo (c'étoit le nom du sire),
Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit :
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses créanciers, et sa femme encor pire ;
Qu'il n'y savoit remède que d'entrer
Au corps des gens, et de s'y réparer,
D'y tenir bon : iroit-on là le prendre ?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner ?
Chose ennuyeuse, et qu'il est las d'entendre.
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Sitôt que lui Mathéo l'en prieroit :
Trois fois sans plus, et ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des sergents.
Tout aussitôt l'ambassadeur commence

Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.

Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvoit assez bien :
Mais Mathéo, moyennant grosse somme
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naples. Il se transporte à Rome ;
Saisit un corps : Mathéo l'en bannit,
Le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre diable sortit.
Le roi de Naples avoit lors une fille,
Honneur du sexe espoir de sa famille :
Maint jeune prince étoit son poursuivant.
Là d'Honesta Belphégor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asile.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un manant qui chassoit les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
Que Belphégor se laissât conjurer),
Il la refuse : il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur qui, sans savoir comment,
Sans dons du Ciel, par hasard seulement,
De quelques corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif et misérable
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire : on le force, on l'amène,
On le menace ; on lui dit que, sous peine
D'être pendu, d'être mis, haut et court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre démon et son conjurateur :

D'un tel combat le prince est spectateur.
Chacun y court ; n'est fils de bonne mère
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet et la hart,
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Mathéo tremble, et lorgne la finance.
L'esprit malin, voyant sa contenance
Rioit sous cape alléguoit les trois fois ;
Dont Mathéo suoit dans son harnois
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes.
Le tout en vain : plus il est en alarmes
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit
Que sur ce diable il n'avoit nul crédit.
On vous le happe et mène à la potence.

Comme il alloit haranguer l'assistance
Nécessité lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour,
Ce qui fut fait ; de quoi l'esprit immonde
Un peu surpris au manant demanda :
« Pourquoi ce bruit ? coquin, qu'entends-je là ? »
L'autre répond : « C'est madame Honesta
Qui vous réclame et va par tout le monde
Cherchant l'époux que le Ciel lui donna. »
Incontinent le diable décampa
S'enfuit au fond des enfers, et conta
Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
« Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre Grandeur voit tomber ici-bas
Non par flocons, mais menu comme pluie
Ceux que l'hymen fait de sa confrérie ;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne ;
Elle eut jadis un plus heureux destin :
Mais comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre couronne. »

Satan le crut : il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé.
Car qu'eût-il fait ? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles
Toujours le même, et toujours sur un ton
Il fut contraint d'enfiler la venelle
Dans les enfers encore en change-t-on.
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle ;
Je voudrois voir quelque saint y durer :
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer ?
Premièrement, je ne sais pire chose
Que de changer son logis en prison.
En second lieu, si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta, s'il se peut :
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.

VIII

Les quiproquo

Voici un conte qui a joui longtemps d'une grande vogue et dont il y a de très nombreuses variantes. Citons d'abord un fabliau, *le Meunier d'Arleux*, par Enguerrand d'Oisy (Legrand d'Aussy, tome III, p. 256-261 ; Montaignon, tome II, p. 31) : « À Palluel, entre Douai et Cambrai, demeurait le meunier Jacquemart, dont le moulin était à Aleus ou Arleux, dans le voisinage. La fille de Gérard, la jeune Marie, qui vient de tout près, du village d'Estrées, apporter du blé à moudre, plaît également et à Jacquemart et à Mouset, le garçon du moulin. Sollicitée vivement par l'un et par l'autre, elle dit tout à la meunière, qui, lorsque l'heure du rendez-vous est venue, prend la place de la jeune fille, et trompe ainsi la ribauderie du meunier. Mais cet époux infidèle est puni doublement, et plus que ne l'aurait voulu sa femme ; car il a vendu à Mouset, pour un cochon, une part dans sa bonne fortune, » (*Histoire littéraire de la France*, tome XXIII, p. 198-199.) On voit que c'est à peu près le sujet de notre conte ; c'est aussi celui de la nouvelle CCVI de Franco Sacchetti, déjà citée au tome IV, p. 63, dont n'a pu s'inspirer notre poète, car les nouvelles de Sacchetti, qui sont de la fin du XIV^e siècle, ne furent imprimées qu'en 1724, à Naples (2 volumes in-8°). Donnons-en cependant le sommaire : *Farinello da Rieti mugnajo, essendo innamorato di Monna Collagia, la moglie sua, sappiendolo, fa tanto che nella casa e nel letto di Monna Collagia entra, e per parte della donna amata Farinello va a giacere con lei, e credendo havere a fare con Monna Collagia, ha a fare con la moglie*. L'histoire, qui, d'après ce sommaire, paraît plus simple que celle de la Fontaine, se complique en réalité d'un troisième personnage, l'ami Claudio, qui, grâce à Farinello lui-même, punit le meunier

de sa faute, celui-ci lui faisant partager sa conquête, qui n'est autre que sa propre femme.

Comparez aussi le conte XCVI de la seconde partie de Malespini ; *Crede un cavaliere di far godere ad un altro la sua cameraria, che si avidde poi di haverlo fatto giacere con sua moglie* ; la nouvelle VII de la reine de Navarre : « Ung quidam ayant couché avec sa femme, au lieu de sa chambriere, y enuoya son voisin, qui le fit cocu sans que sa femme en sceust rien » ; la IX^e des *Cent Nouvelles nouvelles*, où un gentil chevalier de Bourgogne tombe amoureux d'une damoiselle de sa femme ; celle-ci s'entend avec sa maîtresse : la dame, au rendez-vous, se substitue à sa damoiselle ; mais le malheur veut que le chevalier, hébergeant magnifiquement ce soir-là un gentilhomme, « son trez grand et bon amy », se lève doucement, quand il a été quelque temps avec la damoiselle, et vient quérir le gentilhomme « pour le surplus parfaire ». Il retourne ensuite auprès de la belle et court de nouvelles postes. Quel n'est pas son dépit quand au jour il reconnaît sa femme !

Dans la serée VIII de Guillaume Bouchet, il y a bien un chapitre intitulé : *des Cocus et des Cornards*, rempli aussi de mauvaises farces, de gravelures, de gaillardises, et où s'enchaînent et s'enchevêtrent les imbroglio, les méprises, les quiproquo, scabreux ; mais ces quiproquo ne sont pas les mêmes que chez la Fontaine. On rencontre des variations, des répétitions de notre histoire chez Boccace, journée VIII, nouvelle IV ; chez l'Arétin, *Ragionamenti*, I^{re} partie, fin de la II^e journée, que nous donnons à l'*Appendice* ; dans les *Facéties* de Poge : « cv : D'ung foullon d'Angleterre qui fit cheualcher sa femme à son varlet », et « cx : D'ung meusnier qui fut deceu de sa femme par luy mesme » ; dans les *Orationes et Carmina* de F. Beroaldo (Bologne, 1502, in-40) : *Leno uxoris inscius* ; dans la nouvelle LXXIX de Morlini : *De comite qui adulterum uxorem dedolantem sociavit* ; dans la nouvelle v de la I^{re} journée de Parabosco ; dans le livre II, chapitre cxxv, des *Joco-seria* d'Otho Melander ; chez Lodovico Guicciardini, *Detti et fatti piacevoli*, p. 103 ; chez Juan de la Puente, *Primera parte del Jardin de Amadores* (Saragosse, 1611, in-12, fol. 90) ; dans

le VI^e des *Comptes du monde aduenteux* ; chez Coquillart, *Droictz nouveaulx*, chapitre III (tome I, p. 54), vers qui se rapportent bien à l'anecdote de notre prologue :

À une aultre doubtte ie vien :
Une bourgoise, une commere
Auec ung amoureux tout sien,
Mignon et de doulce maniéré,
Auoit aussi une chambriere
Belle, qui sçauoit le secret.
Ung iour ce mignon par derriere
Venoit voir la dame ; en effect
El' n'y fut pas, dont lui desplait.
La chambriere, qui fut belle,
Fine, franche, ferme, et de hait
Pour faire saillir estincelle
D'ung caillou, par bonne cautelle
[Fut] Mise au sainct par deuocion,
Et print celle le bien pour elle.

On la retrouve encore dans maint et maint autre recueil divertissant : *Roger-Bontemps en belle humeur*, xv^e aventure ; le *Facétieux Réveille-matin* : « Plaisant discours d'un gentilhomme Piémontois qui jouit de la femme d'un batelier par la conduite même de son mari » (p. 239-246 de l'édition de Rouen s. d.) ; *les Facétieuses journées*, p. 213 ; *les Amants heureux*, tome II, p. 19 ; *le Passe-temps agréable*, p. 27 ; *la Ressource contre l'ennui*, p. 55 ; *la Fleur des chansons amoureuses* (Rouen, 1600, in-12) : « Chanson fort récréative d'un laboureur qui, pensant jouir de sa servante, coucha avec sa femme » ; Tallemant des Réaux, LXI^e historiette : « Maris cocus par leur faute » ; etc., etc.

Elle fait le sujet, dit M. Moland, du roman d'Eugène Scribe, intitulé *Maurice* ; on peut du moins en reconnaître une variante dans le chapitre IX de ce roman, « la Clef ».

De pareils traits tous les livres sont pleins,

comme la Fontaine le dit lui-même (vers 23).

Citons enfin *le Quiproquo*, comédie en un acte, en prose, de Brueys, non représentée ; et une comédie de Moustou, en deux actes, *le Quiproquo ou le Volage fixé*, avec des ariettes de F.-A. Philidor, jouée sur le Théâtre-Italien le 6 mars 1760.

Dame Fortune aime souvent à rire,
Et nous jouant un tour de son métier,
Au lieu des biens où notre cœur aspire,
D'un quiproquo se plaît à nous payer.
Ce sont ses jeux : j'en parle à juste cause ;
Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour.

Chloris et moi nous nous aimions d'amour :
Au bout d'un an la belle se dispose
À me donner quelque soulagement
Foible et léger, à parler franchement ;
C'étoit son but : mais, quoi qu'on se propose,
L'occasion et le discret amant
Sont à la fin les maîtres de la chose.
Je vais un soir chez cet objet charmant :
L'époux étoit aux champs heureusement ;
Mais il revint, la nuit à peine close.
Point de Chloris Le dédommagement
Fut que le sort en sa place suppose
Une soubrette à mon commandement :
Elle paya cette fois pour la dame.

Disons un troc où réciproquement
Pour la soubrette on employa la femme.
De pareils traits tous les livres sont pleins :
Bien est-il vrai qu'il faut d'habiles mains
Pour amener chose ainsi surprenante :
Il est besoin d'en bien fonder le cas
Sans rien forcer et sans qu'on violente
Un incident qui ne s'attendoit pas.

L'aveugle enfant joueur de passe-passe,
Et qui voit clair à tendre maint panneau,
Fait de ces tours : celui-là du Berceau
Lève la paille à l'égard du Boccace ;
Car, quant à moi, ma main pleine d'audace
En mille endroits a peut-être gâté
Ce que la sienne a bien exécuté.
Or il est temps de finir ma préface,
Et de prouver par quelque nouveau tour
Les quiproquo de Fortune et d'Amour.

On ne peut mieux établir cette chose
Que par un fait à Marseille arrivé :
Tout en est vrai rien n'en est controuvé.
Là Clidamant, que par respect je n'ose
Sous son nom propre introduire en ces vers
Vivoit heureux, se pouvoit dire en femme
Mieux que pas un qui fut en l'univers.
L'honnêteté, la vertu de la dame,
Sa gentillesse, et même sa beauté,
Devoient tenir Clidamant arrêté.
Il ne le fut. Le diable est bien habile
Si c'est adresse et tour d'habileté
Que de nous tendre un piège aussi facile
Qu'est le désir d'un peu de nouveauté
Près de la dame étoit une personne,
Une suivante, ainsi qu'elle mignonne,
De même taille et de pareil maintien
Gente de corps ; il ne lui manquoit rien
De ce qui plaît aux chercheurs d'aventures.
La dame avoit un peu plus d'agrément ;
Mais sous le masque on n'eût su bonnement
Laquelle élire entre ces créatures.
Le Marseillois, Provençal un peu chaud,
Ne manque pas d'attaquer au plus tôt
Madame Alix : c'étoit cette soubrette.
Madame Alix, encor qu'un peu coquette

Renvoya l'homme. Enfin il lui promet
Cent beaux écus bien comptés clair et net
Payer ainsi des marques de tendresse
En la suivante étoit, vu le pays
Selon mon sens, un fort honnête prix :
Sur ce pied-là qu'eût coûté la maîtresse ?
Peut-être moins ; car le hasard y fait.
Mais je me trompe ; et la dame étoit telle
Que tout amant, et tant fût-il parfait,
Auroit perdu son latin auprès d'elle :
Ni dons, ni soins, rien n'auroit réussi.
Devrois-je y faire entrer les dons aussi ?
Las ! ce n'est plus le, siècle de nos pères :
Amour vend tout, et nymphes et bergères ;
Il met le taux à maint objet divin :
C'étoit un dieu, ce n'est qu'un échevin
O temps ! ô mœurs ! ô coutume perverse !

Alix d'abord rejette un tel commerce,
Fait l'irritée, et puis s'apaise enfin,
Change de ton ; dit que le lendemain,
Comme Madame avoit dessein de prendre
Certain remède, ils pourroient le matin
Tout à loisir dans la cave se rendre.
Ainsi fut dit, ainsi fut arrêté ;
Et la soubrette ayant le tout conté
À sa maîtresse, aussitôt les femelles
D'un quiproquo font le projet entre elles.
Le pauvre époux n'y reconnoît rien,
Tant la suivante avoit l'air de la dame :
Puis, supposé qu'il reconnût la femme,
Qu'en pouvoit-il arriver que tout bien ?
Elle auroit lieu de lui chanter sa gamme.

Le lendemain, par hasard, Clidamant,
Qui ne pouvoit se contenir de joie
Trouve un ami, lui dit étourdiment
Le bien qu'Amour à ses désirs envoie.

Quelle faveur ! Non qu'il n'eût bien voulu
Que le marché pour moins se fût conclu ;
Les cent écus lui faisoient quelque peine.
L'ami lui dit : « Eh bien ! soyons chacun
Et du plaisir et des frais en commun. »
L'époux n'ayant alors sa bourse pleine,
Cinquante écus à sauver étoient bons ;
D'autre côté, communiquer la belle,
Quelle apparence ! y consentiroit-elle ?
S'aller ainsi livrer à deux Gascons !
Se taieroient-ils d'une telle fortune ?
Et devoit-on la leur rendre commune ?
L'ami leva cette difficulté,
Représentant que dans l'obscurité
Alix seroit fort aisément trompée.
Une plus fine y seroit attrapée :
Il suffirait que tous deux tour à tour,
Sans dire mot, ils entrassent en lice
Se remettant du surplus à l'Amour,
Qui volontiers aideroit l'artifice.
Un tel silence en rien ne leur nuirait ;
Madame Alix, sans manquer le prendrait
Pour un effet de crainte et de prudence :
Les murs ayant des oreilles dit-on,
Le mieux étoit de se taire ; à quoi bon
D'un tel secret leur faire confidence ?

Les deux galants, ayant de la façon
Réglé la chose, et disposés à prendre
Tout le plaisir qu'Amour leur promettoit,
Chez le mari d'abord ils se vont rendre.
Là dans le lit l'épouse encore étoit.
L'époux trouva près d'elle la soubrette,
Sans nuls atours qu'une simple cornette
Bref, en état de ne lui point manquer.

L'heure arriva : les amis contestèrent
Touchant le pas, et longtemps disputèrent.

L'époux ne fit l'honneur de la maison
Tel compliment n'étant là de saison.
À trois beaux dés pour le mieux ils réglèrent
Le précurseur ainsi que de raison.

Ce fut l'ami. L'un et l'autre s'enferme
Dans cette cave attendant de pied ferme
Madame Alix, qui ne vient nullement :
Trop bien la dame, en son lieu, s'en vint faire
Tout doucement le signal nécessaire.
On ouvre, on entre, et sans retardement
Sans lui donner le temps de reconnoître
Ceci, cela l'erreur, le changement,
La différence enfin qui pouvoit être
Entre l'époux et son associé,
Avant qu'il pût aucun change paroître,
Au dieu d'Amour il fut sacrifié.
L'heureux ami n'eut pas toute la joie
Qu'il auroit eue en connoissant sa proie.
La dame avoit un peu plus de beauté
Outre qu'il faut compter la qualité.
À peine fut cette scène achevée,
Que l'autre acteur, par la prompte arrivée
Jeta la dame en quelque étonnement ;
Car, comme époux, comme Clidamant même
Il ne montrait toujours si fréquemment
De cette ardeur l'emportement extrême.
On imputa cet excès de fureur
À la soubrette, et la dame en son cœur
Se proposa d'en dire sa pensée.

La fête étant de la sorte passée,
Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.
L'associé des frais et du plaisir
S'en court en haut en certain vestibule :
Mais quand l'époux vit sa femme monter,
Et qu'elle eut vu l'ami se présenter,

On peut juger quel soupçon, quel scrupule
Quelle surprise, eurent les pauvres gens ;
Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le temps
De composer leur mine et leur visage.
L'époux vit bien qu'il falloit être sage ;
Mais sa moitié pensa tout découvrir.
J'en suis surpris : femmes savent mentir ;
La moins habile en connoît la science.

Aucuns ont dit qu'Alix fit conscience
De n'avoir pas mieux gagné son argent,
Plaignant l'époux, et le dédommageant
Et voulant bien mettre tout sur son compte :
Tout cela n'est que pour rendre le conte
Un peu meilleur. J'ai vu les gens mouvoir
Deux questions : l'une, c'est à savoir
Si l'époux fut du nombre des confrères
À mon avis n'a point de fondement,
Puisque la dame et l'ami nullement
Ne prétendoient vaquer à ces mystères.
L'autre point est touchant le talion ;
Et l'on demande en cette occasion
Si, pour user d'une juste vengeance,
Prétendre erreur et cause d'ignorance
À cette dame aurait été permis.
Bien que ce soit assez là mon avis,
La dame fut toujours inconsolable

Dieu gard de mal celles qu'en cas semblable
Il ne faudrait nullement consoler !
J'en connois bien qui n'en feraient que rire :
De celles-là je n'ose plus parler,
Et je ne vois rien des autres à dire.

LIGARAN 

Papivore ou numérivore ?

Ligaran vous propose
plusieurs formes d'éditions :

- Papier grands caractères
- Numérique gratuite
- Numérique à petit prix

**Retrouvez
notre catalogue
en cliquant [ici](#).**